

François DECQ

Le Céleri existe aussi en branches

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© François Decq, 2020

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Prologue

Durant tout l'été j'ai assuré le suivi en ligne de l'exposition virtuelle que j'avais conçue. Contre toute attente, elle a rencontré un certain succès. Ce n'était pas gagné, les gens veulent voir les œuvres en vrai, sous différents angles, entendre les commentaires des autres. Enfin, tout un tas de bonnes raisons. Je crois qu'on est parvenu à proposer une manière satisfaisante de découvrir des œuvres. Au-delà de ma participation à la conception, mon rôle était de pouvoir répondre en direct aux questions des visiteurs. Je n'ai eu que des retours positifs.

Je vais pouvoir souffler un peu avant de me lancer dans un nouveau projet à la fin septembre.

Avant toute autre chose, j'ai mes bagages à préparer. Dix jours de calme, de grandes balades dans le Calvados. Cela fait des années, une éternité, que ça ne m'est plus arrivé. Alors que je devrais m'impatienter des paysages à découvrir, de la douceur du farniente, un détail m'obnubile. Un détail idiot mais c'est souvent comme ça quand je dois me confronter à la nouveauté, je m'accroche à des brouilles, je fais des listes de choses à faire, à prendre, à penser, à acheter. Sans doute la crainte qu'un oubli vienne fiche en l'air le projet qui me tient à cœur.

Je compte emporter un capharnaüm de papiers que j'ai accumulés ces derniers mois. J'aimerais les trier, les agencer. Il me faudrait une chemise porte-documents, une petite sacoche, je ne sais pas mais il est impossible de les mettre ainsi en vrac dans la valise.

C'est un recueil hétéroclite, mélange d'extraits de correspondance, de fragments de journal intime, de notes personnelles, j'ai même écrit au dos de vieilles fiches que j'avais rédigées pour m'entraîner à la lecture d'œuvres d'art.

Il faut que je pense à acheter une pochette en carton. Je le note au bas de ma liste dont j'ai déjà biffé avec soulagement plusieurs lignes de la partie supérieure. Peut-être aussi des sous-chemises intercalaires bien que je n'ai aucune idée de la meilleure façon de classer ce fatras.

Confession d'une très vieille femme

Je devrais être honteuse. Ce n'est pas l'acte qui me choque, c'est le mot. Il me révulse. Là, j'ai décidé de noter dans mon petit carnet, tout ce qui me vient à propos de ce... Enfin, je dois me résoudre à utiliser le terme sinon je n'ai pas fini de me cacher derrière mon petit doigt. Cette affaire est un meurtre. Prémédité. Il faut que je m'y fasse et le mot doit être bien lisible dans mon cahier.

Le mot ne fait aucun doute même si, encore une fois, j'aimerais qu'il en soit autrement. Pour être franche, à mon âge, les souvenirs se mélangent un peu, j'ai parfois du mal avec la chronologie. Il m'arrive même de mélanger le futur et le passé, c'est dire ! Quand on sait comment elle se termine, la destinée des gens se raconte différemment. On glisse sur certains détails, on fait des tonnes sur ce que d'autres prendraient pour des broutilles ou alors on tente de resituer le souvenir précis d'une chose qui n'a pas encore eu lieu.

C'est ainsi, à vivre enfermée, on rumine tellement que ça fait comme les vaches, même digéré ça revient, on sait plus quand ça commence, quand ça se termine.

On va faire avec ! Parce que je connais la fin. Du moins je la devine. Parce que je veux retrouver, situer,

sentir, chacune des étapes, je vais remettre à leurs places les pièces du puzzle. Évidemment, mes motivations à tout déballer ne sont pas glorieuses. On pourra me reprocher de ne pas avoir alerté avant qu'il ne soit trop tard. Je ne l'ai pas fait, c'est comme ça. C'est juste qu'à mon âge, on ne vit plus que pour sa descendance. C'est ce qui m'empêche encore de délaissier la conjugaison du futur. Je veux laisser à la mienne de quoi faire sa petite place, de quoi tracer sa route. Ce ne sera pas énorme, mais je fais avec ce que j'ai.

Véronique, l'aide-ménagère, vient de partir. Elle a laissé son odeur d'eau de Javel. Je l'aime bien, c'est une brave fille, elle veut bien faire. C'est pas de sa faute si les gens qui la payent sont du genre bonnes-sœurs, à la différence qu'elles préfèrent les statistiques à Dieu. Elle ne comprend pas tout ce que ses employeurs lui disent et elle rabâche comme une bonne élève. Elle me fatigue. Elle parle fort. Dans chaque phrase, elle met un Madame qui vient comme un cheveu sur la soupe. Elle dit aussi réfrigé'teur au lieu de frigo. Ça m'agace. Ou lautocuseur au lieu de cocotte-minute.

Si ce n'était que ça ! Elle me casse les pieds avec ma petite fille et ses enfants qui vont me tuer. Tous ces cris et ce travail, Madame, c'est plus pour vous ! Il faut qu'elle trouve une autre solution, votre petite-fille ! Je vois bien que vous êtes fatiguée, Madame. Je vais devoir le signaler. De quoi elle se mêle ? Je me sens pas plus faible qu'avant. Et puis, à mon âge, fatiguée ou pas, ça ne devrait pas trop changer le résultat final. Ne dites pas ça, Madame ! Vous êtes en pleine santé, c'est juste que ces bousculades, et bien, c'est pas bon pour vous ! Soit !

Dieu merci, j'ai quand même de longs moments de solitude et de calme. L'avantage, quand on se contente d'observer, c'est que les imperfections sautent aux yeux.

J'en ai vu certaines mais elles ont immédiatement été corrigées, comme si ma pensée voyageait et que l'esprit qui préside à cela les percevait. Bien-sûr, on peut mettre en avant la chance, la malchance, le concours de circonstances. Je m'en tiens à la mécanique parfaite. Ou presque, les défauts ayant été vite gommés.

Ce qui m'intéresse, c'est comprendre comment j'ai fini par accepter cette idée de meurtre, par y voir un coup de pouce du destin. J'en reste encore comme deux ronds de flan ! Je suis sans doute la seule au monde à connaître la vérité. La seule à savoir, ou à espérer, qu'un crime peut avoir du bon. Alors je regarde le paysage. De mes yeux fatigués. Avec l'impression idiote qu'il me cache une explication. Je scrute obstinément l'immobilité du dehors, comme si elle pouvait me révéler quelque chose. Pour être franche, je suis à la peine pour occuper mes journées.

En tout, j'ai trois fauteuils. Celui de la télé d'abord. Je flemmarde souvent devant. C'est reposant et ça permet de garder l'illusion qu'on appartient encore au même groupe que les autres, ceux qui peuvent courir. Et puis, il y en a un à chaque fenêtre, une par façade. Longtemps, j'ai préféré l'animation de la rue. Même si, ici, ce n'est pas une grande ville, tout juste un gros village, j'aimais surveiller les allées et venues, confortablement assise. Depuis que ma petite fille s'est installée chez moi, elle n'arrête pas de bouger les meubles. Il faut faire vivre ta maison, Mamy ! Elle m'a posé un siège à l'arrière. L'aide-ménagère en a bégayé d'indignation. Mon Dieu, vous devez être désorientée ! Moi, ça m'a amusée. Je n'aurais pas dû ! J'ai eu la visite de sa mère supérieure qui m'a fait tout un plat. Pour m'en sortir, j'ai dû déclarer que ma petite avait trouvé un logement et que, justement ce fichu fauteuil, elle allait l'emmener avec elle. Ça l'a un peu calmée, la bigote. Elle

est partie en me suppliant d'être raisonnable. Ça veut dire quoi ? Ma vie durant, je n'ai fait que ça, être raisonnable, je peux bien me distraire maintenant. J'ai quand même échappé de peu à la visite des exorcistes, enfin c'est un autre nom qu'on donne maintenant mais c'est pareil !

Du coup, le fauteuil est resté devant la fenêtre.

À force de fixer cette campagne immobile, j'en viens à m'amuser de l'évocation de ses gestes, de ses emportements qui ont caché une si grande détermination. Sur le moment, j'ai cru à un accès de colère. Qui n'a pas proféré des résolutions en peau de lapin ? On se couche avec l'envie d'en découdre, la dignité et l'honneur bafoués, et on se réveille touché par la raison. C'est grâce à cela, mon côté raisonnable, que je suis toujours vivante et que je n'ai jamais bougé d'ici. Même chuchotée, sa voix avait explosé à mes oreilles. J'aurai sa peau ! Je veux qu'il meure ! Des mots inhabituels dans sa bouche, mais rien de vraiment grave.

J'ai oublié. Je n'ai pas été élevée dans le culte du crime. Ce n'est pas non plus les valeurs que j'ai voulu transmettre à mes enfants. Pourtant, je devine sa fureur, sa haine. Je comprends ses motivations. Finalement, elles sont légitimes.

Je l'observe. Je l'écoute. Je me repasse avec délice ses sentences. Celles du début, celles auxquelles je n'avais pas accordé d'importance. En les surprenant, j'avais haussé les épaules, m'étais un peu indignée de ces propos excessifs. J'aurais pu, j'aurais dû, mettre un coup d'arrêt. Dire non ! Quand je l'entends jurer, cracher sa sentence de mort, sa voix me rassure. La vie lui sourira.

Il était à peine dix heures, un matin de juin, une belle journée en perspective, l'air était frais. Une étudiante marchait en tressautant, épaules et dos nus. Une robe à volants, courte et claire, lui battait doucement les cuisses. Le silence immobile d'un appartement de province. La fenêtre comme une promesse d'évasion. Paul collait son nez au carreau tout en préparant une mixture à base de mayonnaise. Sa cuisine était sinistre. Plus d'une fois, il avait envisagé de la réaménager pour la rendre plus gaie. La présente fadeur était à peine écorchée par le bruit strident du mixeur qui réduisait en bouillie la moitié de céleri rave tout juste rapportée du marché. Une stupide envie de céleri rémoulade. Vite fait ! s'était-il dit alors que le maraîcher se plaisait à répéter que c'était un des premiers de la saison. Pour la gastronomie fine, il verrait un autre jour. Il n'espérait guère autre chose que de saturer ses papilles d'un mélange de saveurs basiques. Sinon l'inspiration. Du moins une avalanche soudaine d'événements à jeter sur le papier. Il attendait la truculence, le foisonnement des idées, le tumulte des mots dont le chaos donnerait le ton, le rythme, de son récit. Le lutin sautillait, matinal, déjà loin. L'étudiante, éphémère, à l'angle de la rue ; bientôt s'effaceraient sa robe et son dos nu. Il incorpora la mayonnaise, le sel, le poivre et émietta du persil dans la mélasse jaunâtre, goûta, ajouta un peu de jus de citron et un reste de câpres. Il lui fallait d'urgence s'affranchir de l'obsession de l'enchaînement logique, de l'édification graduelle d'une thèse qui asséchait à la source le moindre ruissellement salvateur. Pourquoi diable lui fallait-il toujours démontrer quelque chose ? Ce qui semblait vrai aujourd'hui serait sans doute faux demain. L'étudiante disparue au coin de la rue, il remisa sa

préparation —elle lui ferait bien deux repas— au frigo et reprit sa place devant l'écran d'ordinateur avec une idée nouvelle pour réorganiser sa cuisine.

Paul s'efforçait de rendre crédible la coexistence de deux personnages antagonistes. Deux archétypes censés illustrer la question centrale de sa dernière nouvelle : la multiplication des rapports sexuels aurait une incidence sur les compétences humaines. Il craignait la dérive didactique, subodorait l'impasse narrative, la lourdeur du propos. Il avait cru tenir son sujet en découvrant le compte rendu d'une étude américaine affirmant que la fornication favorisait le renouvellement des cellules du cerveau. À l'opposé, une équipe australienne ne concédait que quelques bienfaits sur le stress mais rien sur les capacités cognitives.

Juste avant midi, il descendit relever son courrier. Une enveloppe avec des logos, des raisons sociales, des numéros imprimés. En-tête d'une étude notariale de Dieuze en Lorraine. Sa grand-mère paternelle était née là-bas. Il tourna l'enveloppe plusieurs fois dans sa main. Était-ce le signe avant-coureur de l'averse tant attendue d'événements à jeter sur le papier ? Transformer les réminiscences de l'enfance en une fadaise égrillarde ? Autant danser le madison après la potée !

De la jeunesse lorraine de sa grand-mère Léonie, on lui avait souvent relaté une péripétie où, pauvre, elle courait à perdre haleine dans une campagne glacée pour appeler son papa au secours d'une brebis prête à mettre bas. À l'époque, en dépit de l'extrême austérité des rapports familiaux, il se souvenait avoir demandé à quel moment survenait Jean Valjean. Il avait campé une scène fort plaisante au cours de laquelle, l'ancien bagnard, échappé de la prose hugolienne pour se retrouver motorisé à la mode du début du XXème siècle, tendait une main gantée de cuir à la

demoiselle, la faisait monter dans son bolide et pétaradait à travers les champs jusqu'à faire oublier à la *Cosette* la cause de son affolement. Dans la version orthodoxe du radotage familial, elle cavalait sous la pluie. Le visage torturé par l'angoisse.

Le récit était truffé de détails si précis et si nombreux que son authenticité devenait suspecte. Paul se souvenait que l'épisode de l'aïeule s'enrichissait un peu plus à chaque fois qu'il était rapporté, convoquant des instantanés de vie, invérifiables. Le matin, le père, l'arrière-grand-père donc, exigeait que Léonie répêât ce qu'elle devrait faire si l'agneau se présentait mal. Veiller à disposer de la paille propre autour de l'animal. Fermer la porte de l'étable pour que la brebis ne fût pas dérangée. Chercher la vieille Scholl. Rien que le nom s'était inscrit dans sa mémoire ! Il ressemblait tellement à *vieille folle* !

L'odyssée se construisait ainsi, au fil des jours. Un leitmotiv. Un refrain. Comme un corps étranger instillé dans ses souvenirs. Le père de Paul, à cette occasion, se liguaient avec Charles, son aîné, dans une séquence ludique où chacun contribuait à l'émergence d'un voile de brume dissimulant les frontières entre la réalité vécue et l'affabulation.

Léonie se hâtait autant qu'elle avait peur, elle aussi, que l'agnelage ne tournât mal. Comme la dernière fois. Six mois auparavant. La brebis n'avait pas survécu, ni son petit. Cette fois, il fallait que les deux survivent. La famille en avait grand besoin. Alors elle se ruait sur un chemin boueux entouré de noisetiers. Est-ce que cette scène avait réellement eut lieu ? Quelle importance avait-elle un siècle plus tard ?

Aucune, mais, celle-ci comme d'autres, le poursuivait jusqu'à un âge avancé. Tout au long de l'enfance, passée en

Touraine, son frère Charles l'avait subjugué avec des histoires tantôt rocambolesques, tantôt effrayantes, pleines de suspens, souvent violentes, dans lesquelles le folklore le disputait au féérique, à l'épopée. Il avait assimilé sa grand-mère paternelle à une héroïne de chanson de geste. Du reste, il n'était pas certain que Charles n'ait pas emprunté à Chrétien de Troyes certains épisodes. Il gardait un souvenir tendre de ces récits.

Il en va sans doute des fratries comme des amitiés, elles se désagrègent à mesure que les destinées des uns et des autres s'affranchissent des préoccupations qui les avaient un jour soudées. Au bout du compte, il reste le souvenir, un lien qui parfois se perpétue dans un rituel quelconque.

Ce jour-là, à la lecture du courrier notarial, ce fut l'image d'une jeune-fille paniquée qui s'était imposée. La succession d'Anna Haupt, née Hennezel était ouverte. Une femme dont seul le nom de naissance lui était connu puisque c'était le sien. La question de l'efficiace après le coût lui sembla subitement impossible à trancher. Sortir. Voir quelqu'un. S'entretenir de n'importe quoi. Aller puiser ailleurs la ressource nécessaire à son propos. Et ça tombait bien, il avait rendez-vous avec un type recommandé par sa maison d'édition. D'abord, manger une portion de céleri rémoulade.

— Je vous remercie de vous être déplacé, Monsieur Hennezel. Je suis ravi de faire votre connaissance. On vous

a dit, je suppose, que je travaille pour l'agence qui met en images vos textes.

— Oui, oui ! Et vous êtes pressé d'avoir votre suite. Je fais ce que je peux !

Il chercha à se montrer rassurant, sans impatience. Il avait tenu à rencontrer Paul pour parler de son travail. Sans ultimatum. Il avait de toute manière d'autres projets de films en cours. Il dut néanmoins reconnaître qu'il s'était récemment entretenu avec son éditrice.

— J'ai cru comprendre que vous éprouviez une sorte de lassitude à produire vos textes.

— C'est peu de le dire ! Mais ne vous inquiétez pas, elle aura le manuscrit bientôt et vous pourrez en faire votre...

— Un film ! Oui, un film ! Ne sous-estimez pas la valeur de cela ! Je crains que vous n'ayez une perception dégradée de votre travail.

— Le contraire serait de l'inconscience, vous ne croyez pas ?

— Je suis là pour vous donner un autre regard.

— C'est louable, mais voyez-vous en l'état, mes nouvelles n'intéressent que votre site porno. C'est désespérant. S'il n'y avait pas l'argent...

— L'argent est un indicateur qu'il ne faut pas négliger. Il traduit, révèle, une qualité intrinsèque sinon on ne disserterait jamais à son sujet.

Il se lança dans une démonstration d'où il ressortait que l'hédonisme était la seule façon d'appréhender toutes les absurdités dans lesquelles nous étions plongés. Il en allait de même pour la conscience du vieillissement, de l'inexorabilité de la mort.

— Votre travail est au cœur de cette vaste question. Je suis très sérieux. Ou plutôt non, j'essaie d'être fidèle au réel.

Le *sérieux* nous en éloigne au contraire. C'est justement là que réside votre force. Vous œuvrez aux frontières du réel, en repoussant le *sérieux*, en sublimant l'hédonisme.

Paul se demandait s'il s'agissait d'un sketch ou si l'autre ne s'était pas échappé de quelque part ? Malgré un petit sourire qui lui venait à intervalles réguliers, le type semblait concentré et imprégné par son propos. Selon lui, le règne animal oscillait entre trois priorités : la survie, la perpétuation de l'espèce et la satisfaction des besoins naturels. Il estimait que la spécificité du genre humain avait puisé sa source dans un dysfonctionnement de cette trilogie vitale. Le primate se serait alors affranchi de l'immédiateté pour se projeter dans l'avenir, se dresser sur ses jambes, et ainsi construire des hypothèses, élaborer des projets, maîtriser son environnement.

— Vous me suivez ?

— Pour tout vous dire, je ne savais pas comment m'occuper cet après-midi.

— Vous allez voir, c'est limpide. L'humain...

— Je ne cesse de me le répéter.

— Ainsi nous sommes d'accord ! L'humain moderne, disais-je, consacre l'essentiel de son existence à se projeter dans le futur en tirant les leçons de ses expériences. Son présent n'est plus qu'un sas de transformation entre les deux dimensions. Mais, comme dans le règne animal, il se trouve inévitablement des individus pour dominer les autres. Vous ne l'ignorez pas, les richesses et les inventions extraordinaires que l'humanité en a tiré sont entièrement contrôlées par une caste restreinte qui s'est approprié le présent. Ce présent qui n'est plus qu'un sas pour le commun des mortels. L'hédonisme, Monsieur Hennezel, consiste à redimensionner ce sas. Cela ne va pas sans difficulté ! Votre travail est souvent stigmatisé — n'êtes-vous pas le premier à

le dénigrer ?— car il nuit à l'enrichissement de la société, plus particulièrement celui d'une minorité. En cela, il est fondamentalement subversif.

— N'allez pas trop loin quand même, vous risqueriez de ne plus être crédible.

— Détrompez-vous ! Le malentendu vient du fait que trop souvent, un amalgame est fait entre hédonisme et pulsions. Les pulsions relèvent en effet de l'animalité. Au contraire, l'hédonisme est une construction intellectuelle visant à circonscrire un instant volé à l'urgence.

On ne va pas se raconter des sornettes ! Ici, dans la rue, c'est plutôt mort. De plus en plus souvent, je vais m'asseoir à l'arrière. Il y a davantage à regarder. Car la petite s'est mise à jardiner. J'ai fait des recherches sur Internet, elle a dit. C'est incroyable tout ce qu'on peut faire pousser. Les enfants vont adorer les soupes que je vais leur faire. On peut dire qu'avec sa nichée, elle a rondement mené l'affaire. Mises à part les salades, toutes bouffées par les limaces, le potager nous a bien nourris. Maintenant, les plants de haricots et de courgettes commencent à se ratatiner. Les tomates jettent leurs derniers feux. Il faut que je lui dise de les rentrer, de les mettre à rougir derrière une vitre. Je note qu'elle a quand même taillé les poireaux.

Ce jardin me donne l'illusion que rien n'a changé depuis mon enfance. Sauf ce fauteuil. Il n'y en avait pas à cet endroit ! Sinon, les mêmes étendues où domine le gris. Le ciel est rarement bleu, les prairies rarement vertes. En réalité, tout est gris. Comme ma peau flétrie. Le monde est

sans doute comme moi, trop vieux. Alors, je fais revivre le passé, les choses anciennes, d'autres plus récentes. Certaines passent le temps à reconstituer des puzzles, moi je n'aime pas ça, je préfère me raconter des histoires en essayant de restituer la succession des évènements jusqu'au dénouement. Je retombe inévitablement sur la même. Forcément, il ne s'est rien passé d'extraordinaire dans ma vie, excepté cela. Je vais lui arracher le cœur ! Faire couler son sang à gros bouillons. J'entends encore ses cris étouffés.

Même si cela heurte la morale qu'on m'a inculquée, même si ça chagrine mes valeurs, la vie m'a montré, avec une persévérance qui mérite le respect, que les meilleures intentions ont toujours un revers qu'on n'attendait pas. Les fameux pavés de l'enfer. Inverser le processus, commettre le pire. Et constater, avec autant de surprise que de soulagement que le meilleur s'est imposé.

Personne n'a réellement conscience de commettre le pire. C'est pour ça qu'en général, ça ne marche pas. Les gens pensent faire le bien, forcément ça peut que mal tourner. Ici, je suis certaine qu'on a un vrai billard. Même si j'ai jamais vu un billard, je sais que parfois, les boules roulent doucement mais vont droit au but. Tout se déroule dans la lenteur, avec une précision d'horloger. Bien-sûr, je devrais désapprouver. Tuer quelqu'un n'a jamais fait partie des bonnes actions.

À un moment donné, on a deux frères que tout oppose. L'un est un homme raisonnable, constant, respecté, admiré, l'autre, on le connaît plutôt pour ses frasques. L'aîné appartient à la catégorie de ceux qu'on écoute avec respect et admiration. Le second, à celle des marginaux, négligents, désinvoltes. L'esprit paysan misera sur le notable. À l'inverse, un esprit plus raffiné optera pour l'autre. Ici, on

ne s'embarrasse pas d'états d'âme, on ne s'encombre pas de préférences, car la clé du succès, c'est de confronter leurs réputations. Les témoins, les gendarmes, les juges, qu'ils le veuillent ou non, se font toujours berner par leurs propres certitudes. Ils voient un méchant contre un gentil. Ils ne voient que cela. Ils ne voient rien de l'exemplaire machination qui les pousse inexorablement l'un contre l'autre. Et c'est tant mieux !

Est-ce que je ne devrais pas chasser les mauvaises pensées, justement pour ménager la liste de mes bonnes actions ? Le Bon Dieu peut m'appeler d'un jour à l'autre pour lui tenir compagnie. Forcément, quelqu'un là-haut va bien tomber sur mon horloge, constater que j'ai fait mon temps. Encore qu'il soit difficile de connaître précisément la limite. M'est avis qu'ils tirent au sort. Le nombre d'années ne compte que dans la mesure où les chances de toucher le gros lot augmentent sensiblement avec le temps.

Quoi qu'il en soit, ça ne devrait plus tarder, mes forces m'abandonnent, j'ai de plus en plus de mal à me mouvoir, un mauvais courant d'air et hop ! Je devrais donc me montrer sous mon meilleur jour pour ne pas me faire répudier une fois là-haut. Mais je me dis que si les places au paradis sont si rares, leur attribution doit découler d'une planification rigoureuse. Ça peut pas être la bonne ou la mauvaise conduite. À moins d'en réserver strictement l'accès aux enfants mort-nés ou aux fœtus avortés. Eux, ce sont les anges qui volettent autour du Très-Haut pour l'éventer quand il fait chaud. En définitive, c'est plutôt la gestion des places qui préside au choix de ceux qui doivent mourir. Selon des quotas peut-être. Après on tire un numéro. En gros, je ne prends pas trop de risques avec le Bon Dieu. Voilà pourquoi, je me complais dans la perversité.

Il lui restait plus de trois heures avant d'aller donner son cours. Deux fois trois heures par semaine à inculquer les rudiments de la comptabilité à des adultes en reconversion. Sans le passionner, ce travail lui permettait de se sentir utile : quelques-uns de ses auditeurs réussiraient à trouver un job plus valorisant que ce qu'ils avaient fait jusque-là. En outre, ces cours étaient correctement rémunérés et complétaient substantiellement les revenus qu'il tirait de ses bouquins érotiques. Il décida de profiter du beau temps pour musarder dans les rues avant de reprendre son train.

Il avait été bluffé par l'audace des divagations de Jérôme Vinot. Selon lui, écrire du porno était non seulement subversif mais salutaire pour l'humanité. En suivant ses conseils, ses encouragements, Paul allait gagner de l'argent et serait définitivement à l'abri de toutes les vexations. L'autre avait insisté pour le revoir régulièrement et lui avait fixé un nouveau rendez-vous deux jours plus tard. Paul admettait avoir été séduit par le personnage bien qu'il s'en méfiait. Si son éditrice l'avait mis en contact avec lui, elle avait une raison. Cela n'augurait rien de bon. Il s'arrêta à la terrasse d'un bar. Soudain las des conflits qui le laminaient. Outre son éditrice, il y avait son ex-femme et puis son frère.

Charles et Paul multipliaient les mesquineries. Ils se disputaient le reste des affaires de leur père, tantôt un cartable en cuir, tantôt un assortiment de couverts en inox. La dernière en date concernait un ensemble bureau bibliothèque que Paul revendiquait alors qu'il n'en avait nul besoin, encore moins la place pour le loger. Paul légitimait

son attitude en estimant qu'il avait été lésé à la mort de leurs parents.

Ce cirque durait depuis que l'aîné avait décrété que la maison natale de Touraine resterait en indivision et deviendrait une résidence de villégiature familiale. Il y voyait des enfants éparpillés dans le jardin, des ferveurs partagées, récurrentes, des saucisses grillées, des joies intenses marquant les retrouvailles hebdomadaires. Paul n'avait aucun enfant à faire courir autour, il n'attendait qu'une chose : qu'on la vende ! Tout bonnement pour récupérer de l'argent.

Maintenant, quelqu'un portant le même nom venait de mourir. La logique voulait que ce fût un membre de la famille de son grand-père paternel. La grand-mère Léonie s'étant remariée très tôt, il ne s'était guère intéressé à cette branche paysanne d'une généalogie dont il n'avait retenu que la légende de leur pièce rapportée se démenant sous la pluie, s'en tenant pour le reste à une représentation simpliste, des êtres rustres au visage légèrement prognathe. Étrangement, cette nouvelle ramenait à la surface de la conscience, tous les épisodes entendus pendant les années d'enfance et d'adolescence. Léonie s'était dépêchée d'aller prévenir la mère Scholl. La femme à tout faire du village avait bénéficié d'une description aussi minutieuse qu'improbable. Paul l'avait intégrée sans qu'il pût l'exprimer clairement. Un mélange de la mère Denis et de la Ténardier. Forte, rude, énergique. Tout à la fois, roublarde, débonnaire, pipelette, taciturne. Il ne restait qu'à faire son choix. Selon l'humeur.

Paul commanda une bière pression. Quel était le lien entre sa grand-mère et cette Anna Haupt ? Quelle importance, finalement ? Avec un peu de chance, cet

héritage inattendu allait lui apporter l'argent qui lui faisait défaut. N'était-ce pas ça l'essentiel ?

Cette nouvelle succession se présentait sous un jour romanesque car cette Anna Haupt, née Hennezel, lui était totalement inconnue. À aucun moment de sa vie, son existence n'avait été mentionnée, pas même qu'il pût en hériter. Cette surprise revigorait un enthousiasme endormi dans une résignation molle. Bonne étoile. Ticket gagnant. Il venait d'hériter d'un oncle d'Amérique. En l'occurrence, une tante éloignée, une arrière cousine, il ne savait pas trop. Cela remontait à tellement loin que la Lorraine, à l'époque c'était l'Amérique. Un instant, Léonie lorgna ce qui se tramait derrière son épaule. Devait-elle retourner s'assurer que la mère Scholl s'était bien mise en route ? Elle marqua le pas devant la dernière ferme. Celle dont l'usoir était si grand qu'on aurait pu y faire paître du bétail. Ils en étaient si fiers, les Tissant, qu'ils n'y entreposaient rien plus d'un jour ou deux. Même à cette époque, la Lorraine n'était pas l'Amérique. La perspective d'hériter d'une lignée de paysans n'incitait pas vraiment à danser le madison.

La famille Tissant avait-elle existé ? Et la vieille Scholl ? Tout pouvait être faux dans ce tableau bucolique entretenu par son père et Charles. Pendant des années. Peut-être était-ce tous les jours. Il les voyait avec leurs mines graves, terreuses, fronts plissés par l'intensité de l'effort de mémoire. Il les entendait réciter leur litanie. Se réjouir, sans rire, de leurs racines paysannes. À cet instant, il les affublait d'une tête de militant de la cause du céleri rave. Il ne savait ni ne mesurait la portée d'une telle comparaison mais c'était ainsi.

Fiche n°1

L'œuvre est de 1857. C'est un tableau à la composition géométrique. Du haut vers le bas, trois bandes de couleur. Le ciel, assez clair. Les champs, dégradé de jaune et de vert. La terre, sombre. Entre le ciel et les champs, la verticalité du clocher au loin. La frontière entre la terre du premier plan et les champs, plus lumineux, est marquée par la présence horizontale d'une brouette. Un homme et une femme divisent le tableau en tiers équivalents. Immobiles comme leur fourche plantée dans le sol, comme leur brouette aux brancards vides. Il s'agit d'un couple de paysans qui s'est arrêté de travailler pour prier. Derrière, les champs s'étirent sans trace de vie. Excepté le village, lointain, dont on devine le clocher. Les tintements brefs. Trois par trois. Le titre, *L'Angélu*, le confirme.

La position des personnages, penchés vers un panier posé à leurs pieds a pu laisser penser qu'il s'agissait de l'enterrement d'un nouveau-né, mais le peintre, Jean-François Millet, s'en est tenu à la scène de la prière quotidienne dans les champs.

Les visages sont à contre-jour, inclinés vers le bas, contrastant avec un ciel tourmenté et diaphane qui semble vouloir les absorber, vouloir hurler que la planète Terre se

rue comme une furie à plus de cent mille kilomètres par heure à la poursuite du néant, selon une trajectoire inchangée depuis des centaines de millions d'années, sur une route tellement déserte, loin des zones de collision, revenant sans cesse à son point de départ, sans ralentir, repartant explorer le même chemin vide, qu'on ne peut que saluer tant d'obstination et de constance. Elle tourne sans fin autour de son étoile qui elle-même suit le mouvement de la galaxie selon des lois qui échappent à la plupart d'entre nous.

Là-dessus, bien campés sur leurs certitudes telluriques, comme des excroissances de la glaise portées aux nues, comme résignés à la solitude désolée qui les encerclent, nos deux paysans ont arrêté leur travail, courbent la nuque, remercient le ciel, sans oser lever les yeux, de ce que la terre leur a consenti au cours de la journée. Une misère ! Mais cela ne fait rien, elle aurait pu ne rien donner.

Et chaque soir, ils s'arrêtent ainsi, se pétrifient comme s'ils appelaient l'éternité, comme s'ils voulaient se fondre en elle. La femme, sans doute plus fervente, amorce un mouvement de rotation de son buste. Le mari est plus statique. Au loin le bourdon. Trois coups. Le silence. Sauf les oiseaux. Des étourneaux. Trois coups encore. La terre est grasse, elle devrait se montrer à nouveau généreuse. Trois coups. Les derniers. Ils ramassent leurs outils, leur brouette, leurs pommes de terre. Ils sont sans doute assez jeunes, l'un et l'autre rivés à leur destin, comme avant eux leurs ancêtres et après sans doute leurs enfants, sans illusions, sans méchanceté ni convoitise, sans autres rêves que celui de survivre. Génération après génération. Ils vont rentrer chez eux, souper et se coucher. La femme reprend son panier et l'homme sa fourche. Bientôt il fera nuit.

Un coupable idéal

Bien qu'il redoutait un appel de son éditrice, Paul s'était lancé dans le réaménagement de sa cuisine. Inutile de compter sur la bonne volonté du propriétaire qui estimait que l'appartement était doté de toutes les fonctionnalités prévues au contrat. Il tenait à se débarrasser des éléments de cuisine, datant des années soixante-dix, pour les remplacer par des modules plus colorés, offrant les facilités modernes de rangement. Il allait en profiter pour les placer sur un autre mur afin de dégager la fenêtre et laisser entrer davantage de lumière.

Il avait beau craindre une confrontation avec son éditrice, il avait besoin d'elle. C'était vital. Les droits de ses trois dernières œuvres avaient été revendus à une société de production de films courts destinés à alimenter des sites Internet. Il en avait tiré une coquette somme, mais sans l'intervention de la maison d'édition, il ne pourrait plus rien espérer. Vinot avait été clair sur ce point, tout devait passer par le préalable du livre. Pour amadouer l'éditrice, la seule solution était de lui fournir rapidement un pitch assez détaillé. Mais aucune idée sérieuse ne lui venait quand il restait planté devant l'écran. Bricoler permettrait sans doute à son cerveau de se régénérer en baguenaudant ici et là.

L'omniprésence de ces noms, la mère Scholl, la mère Tissant, avait marqué son enfance et ceux-ci s'imposaient avec force depuis l'arrivée du courrier de Dieuze. Comme un contrepoint, comme un motif agréable, mais en décalage avec le reste. Jamais, il n'avait réussi à mettre en harmonie cette saga avec la réalité dont le temps déconstruisait les signes tangibles.

Paul avait peu de souvenirs de sa grand-mère, morte quand il avait cinq ans. Elle était née en 1896 en Moselle annexée, s'était installée dans le Nord au milieu des années 1920 et avait fini ses jours en Normandie. Elle avait eu deux enfants : son père, Antoine, et la tante Gabrielle. La seule particularité de cette généalogie résidait dans le fait qu'Antoine et sa sœur n'avaient pas le même père.

L'enfance apparaît à tous comme un instant d'éternité emporté dans les bagages de la vie d'adultes. Les souvenirs qui s'y rattachent ne couvrent raisonnablement qu'une toute petite dizaine d'années. Que valent en intensité les dix dernières années d'une vie comparées aux premières ? L'enfance est pleine de ces nouveautés qui affûtent les sens, excitent la curiosité, le désir, décuplent l'énergie et densifient le temps. Chaque jour y est source d'étonnement. Le destin semblait en avoir retrouvé une dose et la lui apportait. Ou alors était-ce simplement l'étude notariale d'un bled perdu.

D'un côté, il estimait que les liens familiaux ne subsistaient que par la force de l'habitude et, de l'autre, il se sentait attiré par un lointain membre de ladite famille au prétexte qu'il n'en avait jamais entendu parler et se laissait doucement bercer par les bribes de description d'une campagne réinventée dans laquelle Léonie rejoignait son propre père pour le prévenir que l'arrivée de l'agneau ne se présentait pas bien. Elle empruntait un raccourci au bout de

la coudraie. Enjambait un talus. Filait à travers un verger. Ensuite, il y avait une nouvelle haie de noisetiers. Derrière, le Calvaire des deux routes et enfin, le chemin empierré qui conduisait à la ferme Hennezel.

Il s'égarait et en avait conscience. Aucune piste pour une histoire porno n'allait jaillir de tout ça mais, une fois de plus, son père lui avait caché une partie de l'histoire familiale. Il aurait pu s'en douter : la vie de son père n'était qu'une suite d'événements dont la cohérence lui posait toujours question à plus de quarante ans. Il n'avait jamais su exactement, et Charles pas davantage, quelles études il avait suivies car, au fil des années, les études de droit, retracées dans le détail, s'étaient muées en études de commerce dont il disait le plus grand bien, succédant à des études vétérinaires qu'il avait dû interrompre pour chercher du travail, puis une licence de philosophie à laquelle il devait l'essentiel de sa personnalité. De la même manière, tous deux ignoraient tout de l'existence qu'il avait menée avant leur naissance et pourtant, il les avait eus tard, quarante-six ans pour Charles et cinquante et un pour Paul.

Le téléphone sonna. Il laissa tomber ses outils pour prendre la communication, prêt à calmer l'impatience de sa directrice littéraire en lui lisant quelques feuillets opportunément glissés dans sa poche.

C'était Charles. Paul rengaina ses papiers, prêt à exprimer ses exigences concernant la bibliothèque et le bureau. Le frère fut plus rapide. « Paul ? T'as reçu le courrier de Dieuze ? Tu comptes faire quoi ?

— Comment ça ? » C'était bien son genre de poser des ultimatums ! Bien sûr, Charles avait déjà une idée précise alors que lui n'avait même pas conçu l'hypothèse qu'il y eût quelque chose à faire. Il se demandait qui était

cette Anna Haupt. Il trouvait normal que leur conversation portât en premier lieu sur ce sujet. Il balbutia des questions qui semblaient légitimes d'adresser à un membre de la famille en pareil cas. Charles balaya ses bégaiements d'un soupir excédé. « Bon ! Soit on y va, soit on envoie une procuration !

— Bon sang ! Tu dois bien savoir qui elle est par rapport à nous !

— On verra cela plus tard. En attendant, si ce n'est pas trop difficile pour toi, tu dois prendre une décision.

— Tu pourrais quand même me dire qui est cette Anna ?

— La question n'est pas là !

— Ben si, quand même !

— Alors renseigne-toi et appelle-moi quand tu seras prêt ! » Il devait hériter d'une personne dont il ne savait rien et Charles ne voyait pas l'intérêt de lui donner le moindre renseignement et raccrocha. Il en resta éberlué.

Heureusement, l'étude fournit toutes les informations utiles. Anna était née d'un premier mariage du grand-père paternel. La jeune mère décédée, des suites de couches, Anna avait été élevée par ses grands-parents. À leur disparition, elle avait continué à vivre dans la ferme, aucun des héritiers de l'époque n'ayant voulu la chasser. Elle venait de mourir en laissant une unique descendante. La succession portait donc sur un corps de ferme, laissée en indivision depuis une éternité. Décidément, chez eux, l'indivision relevait de l'atavisme.

Le clerc parut embarrassé lorsqu'il évoqua Charles. « Il m'a appelé ce matin. Il voulait connaître le contenu de la succession. » Il tenait à lui rappeler les règles de la procuration surtout si des rivalités régnaient au sein de la famille.

Avant de raccrocher, son interlocuteur l'invita à juger de l'opportunité de sa présence à la signature des actes de succession. Les Hennezel étaient des colons dont l'empereur Guillaume avait encouragé l'installation pour germaniser le Reichland d'Alsace-Lorraine. Ils étaient arrivés dans les années 1880. Un siècle et demi ! Paul ne voyait aucune raison de ne pas vendre et, au vu de l'estimation du bien, il signerait une procuration. Il reprit ses tournevis, un peu amer, frustré d'un héritage qui s'avérait dérisoire, impatient subitement d'entendre les facéties de Vinot qui sauraient lui remonter le moral. C'était ça ou s'inscrire à un atelier de Tai-chi-chuan.

Il plane une odeur de grillon. Manifestement, ma petite-fille ne sait pas cuisiner. Elle sait juste faire rôtir, enfin griller, trois bouts de lard qu'elle mélange à une poignée de pâtes. Je ne sais pas comment elle s'est débrouillée, mais ça empeste depuis midi malgré la fenêtre ouverte. Je l'ouvre rarement, mais aujourd'hui, l'air est tiède, calme. Ce n'est pas désagréable. L'automne prend ses couleurs. Les verts sont plus clairs, mouchetés de taches pourpres. Je profite de la douceur. Des bruits autour. La vie qui se poursuit. Qui s'achève surtout. Malgré tout, j'aime bien l'automne. Ma saison préférée. Autrefois, quand septembre arrivait, on se disait qu'on allait pouvoir bientôt souffler, le travail diminuait et était moins dur alors que les jours se faisaient doux.

Heureusement, l'autre ne vient pas aujourd'hui. Elle m'a interdit les courants d'air. Surtout quand ils sont tièdes

et parfumés. Je crois qu'elle m'interdit tout ce qui est agréable. À votre âge, Madame, il faut faire attention à tout ! Il faut vous ménager. La bonne santé, c'est précieux, mais c'est fragile ! Vous n'avez que ça à vous occuper, votre santé ! C'est quand même bien ça l'essentiel ! C'est surprenant cette religion pour la santé. On se croirait du temps de mon enfance quand on nous faisait peur avec le Bon Dieu, le diable et tout le saint-frusquin. Et la Véronique, elle a dû s'inscrire à un concours de sermons. Peut-être que maintenant, on nous colle des amendes si on ne fait pas assez attention à sa santé ! Si c'est le cas, elle doit bien déjà avoir le carnet à souches.

Ça y est, je me mets à fanfaronner. Il faut être juste, je n'ai aucun mérite à battre des records de longévité. J'ai résisté à plusieurs calamités, les gripes et les canicules. Je ne pense pas sérieusement que Dieu m'a épargnée pour récompenser ma bonne conduite. C'est ma nature. Bon, catastrophe à venir ou pas, quand on a fait son temps...

Quand je vivais seule, la venue de Véronique était une distraction. Enfin quelqu'un qui s'occupait de moi. L'impression d'exister encore. Elle me chouchoutait. Je faisais pas attention à ses prêchi-prêcha. Maintenant ils me fatiguent. Elle devrait bien voir que ça m'irrite. Non, elle en rajoute ! À la télé, ils parlent de la maltraitance des personnes âgées, je me demande parfois si je ne devrais pas me plaindre d'être maltraitée. De toute manière, ce serait inutile. Ils me diraient qu'à mon âge ce sont les autres qui savent pour moi. Je n'ai qu'à obéir ! Nenni ! Je ne fermerai pas la fenêtre.

Inverser le bien et le mal, c'est sans doute ma dernière distraction. Encore que, quand j'y pense, dans son cas, le bien et le mal ne se mélangent pas vraiment. Parfois, la fin justifie les moyens et ce que la justice des hommes

pourrait condamner, celle de Dieu pourrait être plus conciliante, surtout quand les hommes ne voient rien.

Deux types que tout oppose, qui ne se fréquentent que s'ils sont obligés, parvenir à les impliquer dans un jeu complètement pipé relève de l'exploit. Mes trois fils, je m'en souviens, une fois sortis de l'enfance, ne se fréquentaient pas plus que ça. Les réunir quelques heures, ça oui, leur faire partager un bon moment également mais les rendre complices pour les dresser l'un contre l'autre l'instant d'après, c'était inimaginable. Les miens préféraient s'ignorer. C'est en général ce que font les frères lorsqu'ils deviennent adultes. Les duels fratricides sont rares.

Sans cesse, mes pensées reviennent au Bon Dieu. Quand même ! Que va-t-il penser de moi s'il m'entend ? Si ça se trouve, rien n'est prévu pour moi là-haut, ou alors pour plus tard. On ne sait jamais avec ces gens-là, on se demande même s'ils contrôlent quoi que ce soit. Si j'ai pas mon petit coin au paradis, c'est pas en enfer que j'en trouverai un parce que là, le gardien, c'est pas un rigolo. Ce serait plutôt le genre bureaucrate zélé. Pas de dossier, pas de place ! Or, j'ai rien fait qui justifierait un dossier d'entrée en enfer.

Comme c'est parti, je vais avoir droit au jugement dernier et ils sont capables de me chercher des poux sur la tête et de tergiverser pendant des siècles à cause de mes mauvaises pensées. D'ailleurs, l'origine de mes douleurs est peut-être là. C'est le Bon Dieu qui me punit en titillant mon arthrose et ma sciatique. Et s'il le faisait jusqu'à la fin des temps ? Parce que le jugement dernier, c'est tout à la fin, non ? Quand les derniers se présentent devant saint Pierre. Je devrais penser à autre chose.

Penser à me protéger des courants d'air. Penser à manger. Penser à boire. Arpenter les pièces pour faire